

Voyage d'hiver

On en parle - extraits d'articles de presse

Le Voyage d'hiver - souffrance et solitude - Yoshi Oïda et Takénoni Némoto

Par Claude Samuel / Le regard de Claude Samuel / le 20 février 2012

Intouchables, les grandes œuvres du répertoire musical ? Sans doute pas, mais sous conditions. Avec une règle d'or : respect et invention. Nous ne citerons pas, notamment dans le domaine de l'opéra, toutes les adaptations et révisions qui, au nom d'une prétendue créativité, ne consistent, en fait, qu'à créer la surprise, le traumatisme, le scandale. Et certains auteurs doivent se retourner dans leur tombe...

Mais il y a parfois la bonne, l'excellente surprise - celle que j'ai ressentie la semaine dernière au théâtre de l'Athénée en écoutant la musique de Schubert mise en scène à travers les vingt-quatre lieder du *Voyage d'hiver*. Monument du lied allemand, œuvre testamentaire, ce *Voyage d'hiver* est à la fois un chant d'amour blessé, et une plainte désespérée que Schubert composa en secret un an avant sa mort ; atteint d'une profonde dépression, il venait de découvrir les douze poèmes de Wilhelm Müller et confiait à ses amis : « Je vais vous chanter un cycle de lieder sinistres. » Rencontre singulière de deux jeunes créateurs qui, l'un et l'autre, devaient bientôt disparaître, au tournant de leur trentième année.

On a beaucoup glosé sur ces ultimes confidences schubertiennes, sur leur troublante poésie, sur leur message de souffrance et de solitude, sur le pressentiment de la mort et les anxiétés d'un compositeur (auteur de six cents lieder !) qui vécut en marge d'une vie musicale *normale* - « Etranger, je suis venu, étranger, je repars ». Dès ce *Gute Nacht* qui introduit le cycle, tout est dit dans les vers de Müller et les notes de Schubert. Un projet de représentation scénique est-il, pour autant, un geste superflu, sinon un dévoiement ?

A de légitimes appréhensions, le travail d'adaptation et de mise en espace de Yoshi Oïda apporte une belle réponse. Preuve en est que les chefs-d'œuvre ont plusieurs vérités. Trois voix alternent leurs chants et, dans la très habile orchestration de Takénoni Némoto, huit instruments se substituent sans le moindre dommage à la partie pianistique originale. Je n'ai pas été surpris d'apprendre que le Japonais Yoshi Oïda avait été formé dans les grandes traditions du nô avant de s'installer à Paris pour travailler avec Peter Brook. Certains croisements, subtilement maîtrisés, enrichissent le mystérieux pouvoir d'une oeuvre aux multiples résonances. Un dernier mot pour saluer les trois voix de l'errance, aussi belles dans les timbres que dans l'expression : Mélanie Boisvert, Guillaume Andrieux et Didier Henry.

Yoshi Oïda porte à la scène le Winterreise de Schubert au Théâtre de l'Athénée à Paris

Par Bruno Serrou / Musique classique d'aujourd'hui / le 12 février 2012

(...) le metteur en scène Yoshi Oïda a confié le cycle à trois chanteurs, qui campent chacun le poète (l'ardent baryon Guillaume Andrieux), qui pourrait être Schubert en personne dont le fantôme conte le périple en compagnie d'un musicien vagabond (le baryton Didier Henry, mûr et bouleversant), qui croise une femme (la soprano canadienne Mélanie Boisvert) en quête du tombeau du poète qui l'a aimée et à qui il remet au tout début du spectacle le carnet de voyage du disparu. (...) Le chef d'orchestre compositeur Takénoni Némoto a instrumenté ce *Winterreise* en reprenant la nomenclature du magnifique *Octuor pour cordes et vents* de 1824 (clarinette, basson, cor, 2 violons,

alto, violoncelle, contrebasse), constituant ainsi un double hommage à la noble nostalgie schubertienne. Cette réalisation est séduisante dans le fait qu'elle corrobore le climat désolé de l'œuvre originelle, en étant à la fois respectueuse et riche, donnant un relief particulier à cette prodigieuse partition pour piano emplies de couleurs minérales et glacées et de tensions singulièrement dramatiques.

La scénographie et les lumières réalisées par Elsa Ejchenrand et Jean Kalman sont d'une beauté glaciale, autour d'un arbre majestueux aux mille ramures brûlé par le gel et magnifiquement éclairé, tandis que l'Ensemble Musica Nigella, fondé et dirigé par Takéno Némoto, joue avec rigueur et conviction, participant au lustre de ce spectacle.

L'hiver donné en spectacle

Par Philippe Venturini / Les Echos / le 16 février 2012

Les puristes feront la grimace. Mettre en scène « Le Voyage d'hiver » de Schubert serait une hérésie. Adapter un cycle de vingt-quatre lieder, destiné à une voix seule et piano, pour un octuor d'instruments et un trio de chanteurs relèverait du contresens. Cette errance glacée de l'éternel voyageur appelle-t-elle une représentation ? L'oeil a-t-il sa place dans cette morne évocation d'un amour malheureux raconté à la première personne ? Le spectacle de Yoshi Oïda à l'Athénée montre qu'un tel projet est possible.

Sa réalisation vaut par la beauté dépouillée du dispositif scénique et la douceur de l'éclairage qui réussissent à suggérer l'hiver des sentiments. Si l'instrumentation de Takéno Némoto est parfois convenue, elle se montre habile et adopte souvent les teintes crépusculaires d'un Brahms que portent élégamment les musiciens de l'ensemble Musica Nigella. Le jeune Guillaume Andrieux prête une noble expression au poète éconduit tandis que Didier Henry, bouleversant de présence et d'intensité dramatique, incarne le vagabond en haillons. Un peu effacée, insaisissable comme un souvenir, Mélanie Boisvert interprète avec délicatesse la femme aimée et partie. Si ce voyage ne saurait remplacer l'original, il mène droit au cœur du drame schubertien, celui des douleurs éternelles.

Double adaptation et double voyage

Par Simon Corley / Concertonet.com / le 13 février 2012

Adaptation de la partition, d'abord, puisque le directeur musical de l'ensemble fondé en 2010, le corniste, pianiste et compositeur Takéno Némoto a instrumenté la partie de piano pour un effectif qui est exactement celui de l'*Octuor* (clarinette, basson, cor et quintette à cordes). Revendiquant ainsi une fidélité à l'esprit et au temps de Schubert (...) Sous la baguette sobre de Némoto et avec un ensemble instrumental de qualité, le résultat est globalement convaincant – même si certains lieder « fonctionnent » mieux que d'autres – et le travail très soigné, veillant notamment à varier les couplets.

Adaptation scénique, ensuite, puisque Yoshi Oïda explicite la trame qui, comme dans *La Belle Meunière*, sous-tend les vingt-quatre poèmes de Müller, quitte à modifier légèrement l'ordre dans lequel on les entend habituellement. Avant que la musique ne commence, une brève pantomime

met le propos en perspective: un « musicien vagabond » remet à une jeune femme une lettre et un livre – journal intime, œuvre littéraire? – que lui a confiés un poète, l'élus de son cœur, réel ou fantasmé; elle décide alors d'emprunter les mêmes chemins à sa suite. Au fil des vingt-quatre mélodies, les deux voyageurs, accompagnés du vieil homme, sont alternativement mis en valeur par le jeu de retours en arrière faisant se succéder les époques, mais les rigueurs hivernales de ce double itinéraire n'en mènent pas moins à la tombe du poète.

(...) Comme les costumes d'Elisabeth de Sauverzac, – longs manteaux, écharpes – le dispositif scénographique de Jean Kalman et Elsa Ejchenrand, qui en assurent également l'éclairage, a le mérite de la simplicité: sur un praticable légèrement surélevé et recouvert d'une toile noire qui ne tarde pas à révéler un sol neigeux ou glacé, deux bancs et un arbre qui a perdu ses feuilles – la première image évoque clairement un tableau de Friedrich.

Voyage d'hiver

Par Alain Zürcher / Opéra Base / le 12 février 2012

Les chefs d'œuvre du passé forment un vivier longtemps sous-exploité. Ne se contentait-on pas de les interpréter tels quels, alors que, « tombés » (sic) dans le domaine public, ils se prêtent à toutes les réécritures par des compositeurs en mal d'inspiration? (...) On comprend vite cependant qu'il ne s'agit ici que d'une orchestration, dont on admire les qualités très classiques. Les deux derniers numéros sont particulièrement réussis. Les instrumentistes de l'ensemble Musica Nigella sont superbes.

Le projet dramatique de Yoshi Oïda semble lui aussi ne viser qu'à exalter l'œuvre originale plutôt qu'à la détourner. Yoshi Oïda répartit les Lieder entre trois personnages : la femme que le poète a aimée mais qui en a épousé un autre plus riche, un vagabond et le poète lui-même. Cette structure est très largement nourrie et influencée par le choix des interprètes : un jeune baryton pour le poète, un baryton plus mûr pour le vagabond, une jolie soprano pour la femme. (...) Poignant, seul l'est Didier Henry. Peu de Lieder lui sont attribués mais sa présence est intense sur scène de bout en bout. Quand il prend la parole, c'est tout son être qui s'exprime, c'est sa présence muette sur le plateau qui nourrit sa voix. Il s'abandonne à la musique et lui fait confiance. À travers lui, Schubert est directement présent, traversant dans un éblouissement orchestration et mise en scène. Ces dernières sont-elles donc superflues? Non, puisqu'elles lui permettent justement de retrouver Schubert et de nous le faire ressentir encore plus intensément.

Un Schubert rêvé en couleurs

Par Eric Dahan / Libération / le 14 février 2012

(...) Enfin, pour tous ceux qui redoutent la musique « pure », Yoshi Oïda présente actuellement à l'Athénée sa vision scénique et orchestrée par le jeune Takenori Nemoto du même *Winterreise*. (...) Que l'amoureux du classicisme soit d'emblée rassuré. Si Yoshi Oïda a changé l'ordre des lieder, qu'il a distribués à deux barytons et une soprano, on n'entend à l'Athénée ni mesures ajoutées, ni ambitus dynamiques et harmoniques extrêmes pour faire expressionniste, ni palette timbrale absurde (ah les marimbas de Zender!), Takenori Nemoto ayant choisi de couler son orchestration dans le moule stylistique de l'*Octuor en fa majeur D.803*, de Schubert.

Dans le *Winterreise*, un poète malheureux part sur les routes, à la rencontre de sa mort. Dans la vision de Oïda, il est « déjà mort et la femme qu'il a aimée et le vagabond qu'il a rencontré viennent lui rendre un ultime hommage au cimetière ». (...) Par-delà le dévoiement du sens et la dissolution de la psychologie, il reste un beau spectacle dans un décor et des lumières de Jean Kalman. Un ensemble Musica Nigella met du coeur. Et deux barytons de belle tenue : le jeune Guillaume Andrieux, au timbre clair et ambre, à l'émission mordante et à la projection superbe, dans le rôle du Poète; et Didier Henry au timbre plus corsé et à l'expressivité ravageuse dans celui du Vagabond; la soprano Melanie Boisvert, que techniquement irréprochable. (...) Bref, un *Winterreise* témoignant d'une compréhension bien plus profonde de Schubert que le ratage signé Bob Wilson naguère au Châtelet, avec Jessye Norman hululant faux sur le piano scolaire de Myung Whun Chung.

Die Winterreise pour octuor et trio de chanteurs

Par David Le Marrec / Carnets sur sol / le 18 février 2012

(...) L'octuor composé de membres de l'ensemble Musica Nigella est très judicieusement réparti : un quatuor à cordes pour la trame harmonique et rythmique, une contrebasse pour l'assise du son, et pour la couleur une clarinette, un cor et un basson - exactement ce qu'il faut, la flûte aurait été trop lumineuse et galante et le hautbois trop franc et incisif. Les qualités individuelles de l'ensemble sont assez impressionnantes (...) Le moelleux de la clarinette séduit, le violoncelle d'Annabelle Brey résonne avec une ampleur voluptueuse assez étonnante, et le premier violon dispose à la fois d'une sonorité fine et d'un raffinement de phrasé tout à fait exceptionnel - on dirait le meilleur du violon baroque transposé chez Schubert, quelque chose de délicatement irrégulier et inventif, au profit d'un résultat assez jubilatoire. Je n'avais jamais entendu un violon solo d'ensemble ou d'orchestre pourvu d'une telle personnalité, aussi étrange que cela puisse paraître.

(...) L'arrangement de Takenori Nemoto est en outre remarquablement conçu en termes de coloris, les vents apportant une réelle variété au résultat (là où les adaptations pour quatuor paraissent assez molles et grises). Il appose quelques détails supplémentaires dans son orchestration pour renforcer la logique de la partition de Schubert, tels ces triolets ajoutés dans une reprise de *Gute Nacht* (...). On y sent également une grande maîtrise des astuces d'orchestrateur (...). Sa direction musicale de l'ensemble étonne par sa souplesse, au détriment quelquefois de la rigueur du propos un peu implacable de ce texte et de cette musique, mais la qualité et le naturel du phrasé sont tels qu'on s'en félicite plus qu'on s'en plaint.

(...) diction allemande est claire et respectueuse chez ces trois chanteurs français solidement formés. J'étais surtout très intéressé par Mélanie Boisvert (qui m'avait stupéfait dans sa *Fiakermilli*, d'un relief musical et verbal que je croyais impossible dans un tel rôle, et quel joli timbre !). (...) Je découvrais ce soir-là le baryton Guillaume Andrieux, encore un représentant tout à fait caractéristique de la formation française actuelle des barytons : une voix très ancrée sur son grave, cultivant un son assez viril. (...) Enfin, j'entendais Didier Henry, ancien Pelléas (chez Dutoit) et spécialiste de l'opéra français, reconverti ces dernières années en basse - de façon assez radicale dans le Dr Sloper de *L'Héritière* de Damase, véritable basse paternelle (...) la voix, certes un peu brute, a un véritable impact physique, (...) En tout cas, dans cette adaptation, il est clairement le plus impressionnant du plateau, créant une véritable empreinte dramatique et vocale.

La sente étroite du bout du monde

Par Laurent Bury / Forum Opéra / le 13 février 2012

Dans ses notes de programme, Yoshi Oïda place sa réalisation scénique sous le signe de Bashô, le grand maître du haïku, et de son journal de voyage intitulé *La Sente étroite du bout du monde*. Ce spectacle a quelque chose de japonais dans son dépouillement extrême, même si l'univers visuel, magnifiquement éclairé, renvoie plutôt à Caspar David Friedrich. (...) Musicalement, Takénori Némoto, qui dirige aussi l'ensemble Musica Nigella, propose une orchestration qui se veut très respectueuse, explicitement présentée comme un « à la manière de Schubert » ; on est très loin de Hans Zender, pour qui le compositeur japonais professe une grande admiration. Il y a quelques effets surprenants, comme le recours au pizzicato pour « Auf dem Flusse » et pour « Letzte Hoffnung », et le rythme de la vielle est imité par un entêtant glissando des cordes. (...) C'est aussi un *Winterreise* partagé entre trois voix. Ici, les trois voix réunies correspondent à trois personnages : la Femme (soprano, justement), le Poète (baryton clair) et le Musicien vagabond (baryton basse). Les lieder se suivent, d'abord confiés tantôt au Poète, tantôt à la Femme, qui en viennent très vite à dialoguer à l'intérieur d'une même mélodie ; c'est le cas dès « Der Lindenbaum ». Par la suite, ce procédé est très souvent repris, mais dans la partie centrale, le Poète dialogue surtout avec le Vagabond. Des trois personnages, celui qu'on entend le plus est logiquement le Poète, incarné par le jeune baryton Guillaume Andrieux, à la voix souple et joliment timbrée, même si le grave gagnerait à devenir plus sonore. Mélanie Boisvert ravit et étonne à la fois par des couleurs qui paraissent typiquement associées à une certaine école française : on croit par moments entendre Géori Boué, et l'on finit par comprendre que ces accents sont tout simplement ceux d'un style que l'uniformisation du chant a fait disparaître, mais qui s'est par bonheur préservé chez certains artistes formés au Canada. Didier Henry a derrière lui une carrière infiniment plus longue, et son interprétation très dramatique, de vagabond plus alcoolique que musicien, paraît presque expressionniste par rapport à celle de ses jeunes collègues.

« Voyage d'hiver », Schubert, style et poésie, pour musiciens aventuriers

Blog « Quel spectacle ? » / le 12 février 2012

Le Théâtre de l'Athénée présente « Un voyage d'hiver » singulier, emmené par deux japonais d'origine, l'un comme chef d'orchestre Takénori Némoto, l'autre comme metteur en scène, Yoshi Oïda. L'adaptation du « Winterreise » de Schubert, cycle de 24 « lieder » créé à partir de poèmes de Wilhelm Müller, va jusqu'à proposer une nouvelle orchestration pour 8 instrumentistes (au lieu du piano seul), et trois voix. Les puristes en frémiront peut-être, seuls des japonais pouvaient toucher à l'ordre et à la nature d'une pièce considérée comme un chef d'œuvre.

Schubert a composé le Voyage d'Hiver un an avant sa mort, alors qu'il traversait une grande dépression et qu'il était atteint par la mort de Beethoven. Les poèmes choisis s'en ressentent, qui décrivent une recherche incessante de l'être aimé, la délivrance de la mort, la quête interminable de l'autre. Le décor de la pièce, lui, est minimaliste et magnifique : un grand arbre sur une estrade de couleur d'abord noire plus blanche, des bancs solitaires qui vont et viennent. Les trois personnages : le jeune homme, sa bien-aimée, le vagabond, se croisent et ne se rencontrent jamais vraiment, comme une fatalité qui les fait errer sans jamais se retrouver. La tristesse est omniprésente, même si elle reste sensible à la beauté d'un coucher de soleil ou d'un lever matinal. La scénographie sobre anime les chants, les articule, les relie entre eux, mais il s'agit avant tout de poèmes, et non d'un drame construit. La sobriété sert la musique, et les chanteurs n'en sont que plus expressifs.

Car le spectacle est avant tout un concert, avec toutes les exigences du genre. (...) la transposition à 8 instrumentistes fonctionne. Le spectacle est beau, stylisé à l'extrême, traditionnel, et s'adresse surtout à des musiciens.

Le Voyage d'hiver à l'Athénée

Fomalhaut / le 19 février 2012

Avec huit de ses musiciens, tous issus de l'ensemble Musica Nigella, Takénori Némoto en a réalisé une version pour orchestre qui, au creux de l'intimité de la salle aux allures de théâtre en miniature, prend une dimension ouateuse et très enveloppante. On est pris dans une atmosphère nostalgique, des couleurs à la fois rudes et chaleureuses généreusement dissipées par les résonances et les frissonnements du corps des instruments à cordes, alors que la rondeur des motifs des trois instruments à vent dialogue avec les sensations de l'âme que l'on surprend à évoquer les plaintes de Tristan.

La mise en scène de Yoshi Oïda fait intervenir trois chanteurs, le poète errant, mais aussi la femme pour lequel il éprouve des sentiments non partagés, et un vagabond qui est son seul compagnon et un regard désarmé sur ces vagues à l'âme sans espoir. Pour des raisons dramaturgiques l'ordre des lieder est parfois modifié, mais l'intégralité des textes est interprétée.

La belle découverte est le talentueux Guillaume Andrieux, un jeune baryton clair qui chante cette insondable peine non seulement avec un art pleinement poétique et des effets d'allègement de voix qui évoquent un autre grand romantique du répertoire allemand, Wolfram, mais également avec une incarnation qui rend lisible la perte dans le regard. Mélanie Boisvert, belle femme par ailleurs, se situe dans un registre beaucoup plus terre à terre, impeccablement précis, comme pour marquer le fossé qui sépare la vision amoureuse du jeune homme de la personnalité assez indifférente du personnage réel. Didier Henry apporte, quand à lui, une touche paternelle solide et humaine au vagabond.

De la scénographie se distinguent surtout le bel arbre blanc et les variations tristes des ambiances lumineuses plutôt que les petits détails sonores qui ont pour effets de divertir de l'impression d'ensemble.

Un poétique « Voyage d'hiver »

Par Renaud Machart / Le Monde / le 4 juin 2011

Le Japonais Yoshi Oïda (né en 1933) est un acteur révérend, installé en France depuis 1968, partenaire fétiche de Peter Brook. Également metteur en scène, il a monté, en 1998, au Festival d'Aix-en-Provence, une mise en scène merveilleuse de l'opéra n° de Benjamin Britten *The Curlew River*. Depuis, l'acteur s'est volontiers mis au service du genre lyrique et l'extraordinaire lecture qu'il a faite, pour l'Opéra de Lyon, de *Mort à Venise*, de Britten également, compte, selon nous, comme l'un des plus parfaits spectacles d'opéra qui soient (Le Monde du 28 mai 2009).

Aussi, lorsque fut annoncée l'avant-première unique, au singulier et futé festival Musica Nigella de Montreuil-sur-Mer, d'une série de représentations, en 2012, au Théâtre de l'Athénée, à Paris, d'un *Voyage d'hiver*, d'après Franz Schubert, on n'a pas hésité à gagner le Pas-de-Calais côtier.

Yoshi Oïda a travaillé à une adaptation pour trois chanteurs (soprano, ténor, baryton) et la formation de l'Octuor D. 803 de Schubert (clarinette, cor, basson et quintette à cordes), mise en espace avec une économie à la poésie irradiante. Un arbre, un banc et, pour seule vêtue, les lumières cruellement justes de Jean-Kalman.